# La philosophie en Suisse alémanique : aperçu sommaire des tendances actuelles

Autor(en): **Thévenaz, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **29 (1941)**

Heft 118-119

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380398

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# LA PHILOSOPHIE EN SUISSE ALÉMANIQUE

## APERÇU SOMMAIRE DES TENDANCES ACTUELLES

*La création récente de la Société suisse de philosophie a rendu souhaitable, entre philosophes romands et alémaniques, une connaissance réciproque par-dessus l'obstacle des langues. Si le rapide aperçu qui suit peut y contribuer quelque peu, on lui pardonnera sans doute ses imperfections. Il n'est pas aisé, en effet, de présenter sans éclairer arbitrairement. En renonçant délibérément à tout jugement de valeur, comme je l'ai fait pour des raisons bien compréhensibles, je me suis efforcé d'éviter ce danger. Je suis convaincu toutefois qu'on s'expose alors au danger inverse de fausser les proportions, — inconvénient réel, lorsqu'on s'adresse à des lecteurs qui n'ont pas toujours la faculté, par une connaissance directe, d'opérer les corrections nécessaires. Dans ces conditions, ce qu'il faut du moins chercher, c'est de ne pas déformer. Si le tableau esquissé ci-dessous a des lacunes — ce qui est à peu près certain — j'espère qu'il n'en a pas d'essentielles. La philosophie catholique est laissée de côté, parce qu'elle constitue un monde à part qui, pour l'instant, ne se rattache pas à la Société suisse de philosophie. Ce n'est pas d'ailleurs en Suisse alémanique seulement que pensée catholique et pensée laïque et universitaire ont peu de points de contact.*

*Pour le présent travail, j'ai pu prendre connaissance de toute la documentation biographique et bibliographique qui a été réunie par M. Peter Kamm et qu'il a utilisée pour le* Bericht über den Stand der philosophischen Forschung in der deutschsprechenden Schweiz, *publié dans la* Revue universitaire *de novembre-décembre 1940. Cela a simplifié notablement ma tâche et je lui en exprime ici ma vive gratitude.*

* * *

La philosophie est liée peut-être aussi étroitement à la langue que la littérature, aujourd'hui surtout. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, pour elle, les limites linguistiques peuvent être de vraies barrières. Comme pour

les lettres, Suisse alémanique et Suisse romande vivent philosophiquement dans le cercle des cultures allemande et française, y puisent leur substance et y apportent leur contribution. Il n'existe pas plus de philosophie suisse que de culture suisse. Cependant la Suisse romande, on le sait, possède jusqu'à un certain point une tradition philosophique propre où s'exerce une forte influence protestante. Malgré la diversité des tempéraments et même si leur orientation n'est pas convergente, les membres de la Société romande de philosophie se réclament du moins d'une commune origine. Nous sommes tous plus ou moins marqués d'un sceau unique et — qu'il faille y voir une grâce ou une malédiction — ce serait ingratitude en tout cas de renier un passé dont l'héritage nous enrichit encore.

On n'en peut dire autant de la Suisse alémanique. La philosophie n'y a guère d'attaches directes et profondes avec la mentalité générale, si originale et si marquée par ailleurs dans le style de vie et la culture. De plus, on cherche en vain quelque unité d'esprit entre les divers philosophes ; chacun garde ses relations avec les cercles allemands auxquels il se rattache le plus souvent depuis le temps de ses études, chacun philosophe dans son coin sans que s'établisse une communauté philosophique faite de préoccupations semblables ou de collaboration suivie. Ce n'est pas nécessairement un désavantage : les personnalités philosophiques sont parfois plus accusées que chez nous ; en passant d'un professeur à l'autre, la *Weltanschauung* change du tout au tout, et l'étudiant se sent invité, en face de ces divergences, à une option beaucoup plus radicale. Les Suisses romands sont des conciliateurs, des antisystématiques et des critiques : ils assimilent les contraires, restent un peu méfiants à l'égard des nouveautés et des positions extrêmes. Philosophes des coteaux modérés, ils ne connaissent guère la hardiesse métaphysique ; chez eux les lumières trop vives et les obscurités insondables se tempèrent, le mordant s'émousse, ou, s'il reste vif, c'est souvent aigrelet comme le vin du pays ! Les Suisses d'outre-Sarine, comme les Allemands, même s'ils n'ont pas de système original, ont la tête métaphysique et, campés sur des positions précises, ils se préoccupent davantage de les approfondir que d'élargir indéfiniment leur horizon. Ce qu'ils peuvent perdre en largeur, ils le regagnent en profondeur. Alors qu'un auteur romand cite volontiers ses collègues et philosophe, pour ainsi dire, en famille, on peut voir des philosophes alémaniques de la même ville poursuivre, leur vie durant, leurs travaux côte à côte, sans éprouver le besoin ou avoir la possibilité d'un échange intellectuel véritable.

Des habitudes universitaires importées d'Allemagne depuis longtemps ont créé sans doute, pour une part, ce climat philosophique. Les questions de prestige professoral, venant se greffer sur une hiérarchie assez rigide des échelons universitaires, entravent la liberté des discussions, car elles peuvent donner à la critique ou à la contradiction, quand on s'adresse à plus haut que soi, l'allure d'une impolitesse ou d'un manque de tact. Ces inconvénients doivent être moins sensibles dans l'espace vital d'un grand pays que dans un petit pays comme la Suisse. A cet égard, on peut voir cependant dans

l'Institut anthropologique, créé par la Fondation Lucerna à Bâle, il y a une dizaine d'années, l'embryon d'une communauté philosophique. Certes, les tendances les plus diverses y sont représentées, mais elles gardent, grâce à l'humaine compréhension du directeur, M. Paul Hæberlin, une complète autonomie : on n'y cherche pas plus le compromis que la constitution d'une école quelconque. Un mutuel respect et des discussions franches établissent des relations fécondes et font tomber les barrières extérieures ou factices qui, en partageant les systèmes, finissent par diviser les hommes. Or, il n'est pas de philosophie digne de ce nom qui ne doive conserver, sans rien lâcher de ses positions, quelque ouverture humaine : les philosophes sont déjà trop solitaires pour qu'il leur soit encore permis de s'ignorer ou d'oublier qu'ils constituent une équipe solidairement responsable en face de la vérité. « Quand on cherche sincèrement la vérité », disait Ancillon à Maine de Biran, « c'est s'accorder que de se combattre ».

Si en Suisse alémanique les traditions universitaires sont une réplique assez fidèle des traditions allemandes, c'est qu'une vieille coutume (elle semble en train de disparaître d'ailleurs) a voulu que les chaires de philosophie fussent occupées par des Allemands. Il y a quelque cent cinquante ans, de grands philosophes comme Fichte ou Hegel faisaient modestement leurs premières armes en qualité de précepteurs dans les familles patriciennes suisses ; puis, au cours du XIX^e^ siècle et du XX^e^, de grands noms de la philosophie allemande ont enseigné dans des universités suisses : Teichmüller, Volkelt, Dilthey, Eucken, Lipps, Joël, etc., sans parler de Nietzsche qui enseigna la philologie, il est vrai, mais écrivit ses plus belles pages à Sils-Maria.

Les événements de ces dix dernières années, en coupant dans une certaine mesure les ponts intellectuels qui reliaient la Suisse à l'Allemagne et en privant la philosophie alémanique, déjà si individualisée, de ses sources, de ses « débouchés » et surtout de ses moyens matériels d'expression, sont venus encore aggraver cette situation. La frontière hermétique qui fait que Paris est momentanément plus absent pour les Romands que ne l'a jamais été l'Allemagne pour nos Confédérés, n'est pas une menace d'asphyxie aussi réelle, car la culture française reste présente et intacte. La disparition ou le nouvel esprit de certaines revues philosophiques allemandes ont contraint les philosophes alémaniques à se replier sur eux-mêmes. On voit alors, depuis quelques années, se créer des sociétés locales de philosophie, on songe à une *Revue* suisse, on se rapproche des Romands : la fondation de la Société suisse de Philosophie marque le premier pas vers une étape nouvelle.

Pourtant si la Suisse alémanique ne possède pas encore de revue philosophique, il s'en faut qu'elle n'ait pas de tribune où s'agitent les questions philosophiques. Un journal comme la *Neue Zürcher Zeitung* est sans doute le seul en Suisse à s'être attaché non seulement des collaborateurs spécialisés, mais un rédacteur attitré, M. Hans Barth, dont la tâche est de s'occuper des chroniques philosophiques qui, on le sait, ne se contentent pas de vulgarisation, mais ont la tenue d'articles de revues spécialisées.

## *QUELQUES NOMS ET QUELQUES TENDANCES*

Des grands édifices systématiques — ou anti-systématiques ! — aux œuvres plus modestes l'écart est grand, et il faudrait s'interdire de les mettre sur le même plan. Mais le système n'est pas tout ; ce qui importe aussi, ce sont les attitudes fondamentales et une certaine tonalité de pensée. Nous nous attacherons à mettre brièvement en lumière leur diversité, en faisant suivre, dans l'ordre alphabétique, les représentants principaux de quelques tendances. Comme il ne peut être question de donner un exposé des systèmes ou un résumé des travaux, il est préférable de chercher à dégager pour chacun le point de vue ou l'intention qui commande sa réflexion philosophique.

HEINRICH BARTH (né en 1890 à Berne, fils de théologien et frère de Karl Barth, professeur extraordinaire à l'Université de Bâle dès 1928).

Parti du néokantisme de l'Ecole de Marbourg et remontant de là à la philosophie transcendantale kantienne, M. Barth apprécie en elle le sens aigu des limites humaines et l'évincement de tout absolu théorique, ce qui permet à la philosophie pratique et au problème de l'existence humaine d'être saisis sous leur vrai jour. Ce sens des limites n'est pas une fermeture, il témoigne au contraire de l'ouverture propre à l'idéalisme critique. La métaphysique post-kantienne de l'absolu (qu'on parle du Moi ou de l'Esprit) et l'existentialisme de Heidegger, en supprimant toute transcendance réelle, effacent la frontière nécessaire entre l'au delà et l'en deçà. C'est fausser ou mal poser la question de la liberté humaine, en se faisant fort de trancher théoriquement ce qui ne trouve sa solution que dans la décision pratique. Ce n'est donc pas à un idéalisme subjectif que M. Barth s'attache. En séparant raison théorique et raison pratique, Kant a posé le problème de l'existence et permis de donner à la contingence son sens véritable, c'est-à-dire sa relation nécessaire avec un principe transcendant qui n'est jamais conçu comme un *deus ex machina* métaphysique, mais toujours de façon critique et dans un sens transcendantal. La question de la liberté est une question ouverte qui se pose d'instant en instant autrement et qu'aucune détermination théorique immanente ne devrait jamais fermer. Toute immixtion de la raison théorique dans le domaine de la raison pratique revient à neutraliser cette dernière.

Cette distinction kantienne permet de mettre en valeur les problèmes propres à l'existentialisme : ils ne sont plus des corps étrangers, à propos desquels on ait à se demander s'ils relèvent vraiment de la philosophie. Toutes les méditations sur la liberté, la décision éthique et le temps, de Platon ou de saint Augustin jusqu'à Kierkegaard en passant par la scolastique et Pascal, viendront remplir et élargir les cadres de la raison pratique et leur fournir un contenu concret. Il ne s'agit donc pas de kantisme pur ni de néokantisme, car le platonisme, avec sa conception de l'âme et de l'idée, et la scolastique, avec sa « critique » de la raison, apportent à la pensée de M. Barth une large assise historique.

Cet idéalisme critique et transcendantaliste, qui est donc aussi une philosophie existentielle de la contingence et du temps, trouve ainsi le terrain propice où philosophie pratique et théologie non seulement peuvent se rencontrer, mais s'aperçoivent que la frontière qui les divise est bien mince. Les théologiens modernes ont d'ailleurs accordé à l'effort de M. Barth, tout en le critiquant, l'attention qu'il mérite, car ici la philosophie, pleine de compréhension pour la théologie tout en voulant rester une réflexion indépendante, ne présente pas un visage qui puisse d'emblée les effaroucher.

Principales publications : *Descartes Begründung der Erkenntnis* (1913) ; *Die Seele in der Philosophie Platons* (1921) ; *Philosophie der praktischen Vernunft* (1927) ; *Eidos und Psyche in der Lebensphilosophie Platons* (1932) ; *Das Sein in der Zeit* (1933) ; *Die Freiheit der Entscheidung im Denken Augustins* (1935).

* * *

Eberhard Grisebach (né en 1880 à Hanovre, d'abord architecte, puis élève d'Eucken à Jéna, professeur extraordinaire à Jéna dès 1922, professeur à l'Université de Zurich dès 1931).

De tous les philosophes de Suisse alémanique, il est celui qui est le plus proche d'une position chrétienne anti-rationnelle (1). L'écho que sa pensée, apparentée en plus d'un point avec la théologie dialectique, a trouvé auprès d'elle en est le témoignage le plus éloquent. On sait combien la métaphysique de la culture occidentale a préoccupé les penseurs allemands dans les années d'après-guerre. En face du déclin de l'humanisme bourgeois dont il critique les valeurs fondamentales, en face de la faillite des systèmes, M. Grisebach estime qu'il faut rompre délibérément avec toute la philosophie traditionnelle qui, confiante en la connaissance, était orientée *vers la vérité*, au lieu de l'être *vers la réalité*, et dont la prétention d'appliquer à l'éthique les vérités ainsi découvertes n'avait d'égale que son impuissance à fonder une éthique sur une base adéquate. Le dogmatisme philosophique, ébranlé par Kant, est pourtant resté puissant, mais le trouble suscité aujourd'hui par le tohu-bohu des systèmes nous révèle l'urgence d'une prise de conscience philosophique. La pensée critique doit enfin une bonne fois s'attaquer à l'épineuse question de l'éthique. En face des prétentions outrées de la connaissance, un criticisme conséquent et implacable, même s'il n'en prouvait que la vanité, aurait déjà contribué à faire place nette pour l'édification de l'éthique critique. Or l'acte éthique se joue dans l'*Einmaligkeit* d'un présent qui est le seul moment du temps échappant à la pensée déformatrice et corruptrice. Ici encore, la connaissance qui se demande ce qu'est la vérité ne pourra pas nous aider à savoir ce que nous devons faire. Elle ne fera que compromettre

(1) Cette question des rapports entre philosophie et théologie se pose autrement que chez nous. Il vaudrait la peine que ce point fût repris une fois dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*.

la décision, voiler le mystère, dissimuler les irréductibilités qui tiennent à la nature même de la réalité éthique ; car il n'est pas d'harmonie, sinon imaginée, ni d'étalon absolu, ni de principes inattaquables : la contradiction est partout. L'éthique présuppose le savoir du non-savoir et la prise de conscience lucide qui voit les conflits en face, qui accepte le mystère et qui, supprimant tous les appuis illusoires, nous replace constamment dans la solitude tragique de la décision *hic et nunc*. Ou plutôt il n'y a pas solitude, car la place est libre désormais et le silence s'est fait pour qu'à cette conscience puisse parler la voix de la Révélation. Le protestantisme est précisément la tentative la plus pure pour se libérer de tout mythe, de tout système, de toute métaphysique et de tout programme.

La philosophie n'est donc plus que la méthode ou la police qui permet de repousser les obstacles qui entravent la décision éthique. A côté de la théologie, elle conserve l'unique fonction d'avertir, car foi et raison, religion et philosophie sont inconciliables. Le ton des livres de M. Grisebach a quelque chose de pathétique qui est approprié à cette atmosphère semi-apocalyptique où s'écroulent les systèmes et où l'heure de la décision sonne. Une telle philosophie, orientée tout entière vers l'éthique, accorde naturellement une attention toute particulière aux questions pédagogiques.

Principales publications : *Die Schule des Geistes* (1921) ; *Erkenntnis und Glaube* (1923) ; *Probleme der wirklichen Bildung* (1923) ; *Gegenwart, eine kritische Ethik* (1928) ; *Freiheit und Zucht* (1936).

* * *

Paul Hæberlin (né en 1878 à Kesswil en Thurgovie, d'abord professeur à l'Université de Berne, puis à celle de Bâle dès 1922).

C'est aux grands systèmes précritiques ou post-kantiens qu'on pense en abordant sa philosophie. L'ontologie est reine et maîtresse : c'est en elle que la philosophie trouve son expression et sa source. La connaissance ontologique est la certitude de l'être, inébranlable, que chacun possède — mais oublie — ou peut retrouver par la voie de la réminiscence. La raison, suprême vision intellectuelle, nous révèle cet être *sub specie æternitatis*, harmonieux dans ses contradictions, vrai dans ses dissonances, un dans la multiplicité vivante des individus qui le constituent. Cette connaissance rationnelle n'a rien de discursif et ne s'appuie pas sur l'expérience. Elle la commande au contraire : il y a expérience lorsque, au sein de l'unité de l'être et sans qu'elle soit brisée, dans le perpétuel mouvement de sa vie imperturbable, un sujet, en s'opposant à un objet, s'attache à déterminer ses qualités ou à découvrir les lois des phénomènes. Ce passage du *quod* au *quid* marque l'écart méthodologique qui sépare l'ontologie de la science ou, si l'on veut, le thétique de l'hypothétique, l'*a priori* du discursif. Mais il n'existe aucun écart réel, aucune concurrence de principe entre les deux domaines. Nous pouvons négliger ou oublier l'unité contemplée dans la vision théorétique et nous

tourner vers la « Praxis » qui est comme l'envers du tableau. Mais nous ne faisons ainsi que manifester, à notre insu et d'une autre manière, une unité et une harmonie que rien ne saurait compromettre. Nous sommes toujours dans l'être, même si nous l'oublions (et les soi-disant philosophes sont les premiers à le faire !) pour poursuivre les aspirations particulières et divergentes que nous proposent nos diverses activités. Vu de ce côté, dans sa « problématique » et non plus dans son unité et sa vérité, distendu dans le temps et l'espace et non plus ramassé dans son éternité, le monde nous offre l'image des perpétuels conflits, des désirs jamais assouvis de transformer le monde, des chocs douloureux : tout cela est pris au sérieux par l'homme « pratique » qui croit se créer enfin, par un effort acharné, le paradis auquel il aspire. Mais le philosophe sait que l'être et l'harmonie ne sont pas à créer, mais que tout est déjà, que tout est parfait pour qui veut voir les choses dans leur vérité ou les contempler dans leur beauté. Ainsi donc la connaissance ou la vérité n'est pas un résultat qu'on vise ou qu'on atteint, mais un retour à la source et un acte qui a tout son sens en lui seul.

Dans la lente évolution intellectuelle qui le mène de la théologie par l'idéalisme moral vers l'ontologie, M. Hæberlin a vécu intensément lui-même et finalement surmonté cette opposition de la « Praxis » et de la « Theoria ».

Si l'on comprend déjà clairement la ligne de cette ontologie générale, il restera à en montrer les conséquences pour l'éthique, la logique et l'esthétique. Toutefois, le point décisif où M. Hæberlin a conscience que se joue le sort de son système (comme de tout système), c'est l'*Anthropologie* qui va paraître. Il y exposera ce qu'on peut dire philosophiquement sur l'homme et surtout le sens ontologique de sa destinée.

Principales publications philosophiques : *Wissenschaft und Philosophie* (1910-1912) ; *Das Gute* (1926) ; *Das Geheimnis der Wirklichkeit* (1927) ; *Allgemeine Aesthetik* (1929) ; *Das Wesen der Philosophie* (1934) ; *Wider den Ungeist* (1936) ; *Naturphilosophische Betrachtungen* (1939-1940).

* * *

Richard Herbertz (né en 1878 à Cologne, professeur à l'Université de Berne dès 1910).

C'est par la science et les problèmes de méthode scientifique qu'il s'est tourné vers la logique et la théorie de la connaissance d'une part, vers l'histoire de la philosophie d'autre part. Il cherche à montrer comment la notion de vérité est dépendante des deux grandes attitudes philosophiques, idéalisme et réalisme. L'opposition de ces deux types de *Weltanschauung* a des racines plus profondes que la vérité elle-même ; c'est pourquoi idéalistes et réalistes ne peuvent ni se convaincre ni se réfuter les uns les autres. La théorie de la connaissance, application de l'esprit critique, doit permettre de s'affranchir des dogmatismes antithétiques. Cependant la synthèse ne peut être cherchée dans le cadre de la raison théorique. Seul un jugement normatif et

subjectif de la raison pratique tranchera le dilemme. On voit alors que le réalisme et l'idéalisme découlent tous deux de la même opposition entre le sujet et l'objet. C'est dans une synthèse plus haute, qui dépasse la transcendance de l'objet connu par rapport au sujet connaissant qu'il faut chercher la solution. Au point de vue de cette « méta-transcendance » de l'absolu, les différences s'abolissent tout en se conservant *(Aufhebung)*. Le « aussi bien... que » supplante le « ou bien... ou bien ».

L'histoire de la philosophie nous fournit une matière inépuisable pour vérifier ou illustrer l'opposition des types de philosophies. C'est dans l'intention de mettre en lumière ces problèmes théoriques de la connaissance et de la vérité que M. Herbertz s'est occupé des philosophes grecs, car chez eux les oppositions apparaissent dans toute leur clarté et leur simplicité.

Cependant, c'est de plus en plus vers la psychologie que l'intérêt de M. Herbertz s'est porté. Il s'y est fait connaître par des travaux dont on trouvera mention plus loin.

Principales publications : *Bewusstsein und Unbewusstes* (1908) ; *Das Wahrheitsproblem in der griechischen Philosophie* (1913) ; *Erkenntnistheorie* (1928) ; *Die Psychologie des Unbewussten* (1932).

* * *

Fritz Medicus (né en 1876 à Stadtlauringen en Bavière, professeur à l'Ecole Polytechnique Fédérale dès 1911).

S'il était besoin de prouver que les grands penseurs allemands, Kant et les post-kantiens, conservent encore leur prestige et leur influence, M. Medicus en serait le témoin vivant. Parti de la méditation de Kant, notamment de la conception qu'il se fait de l'histoire, il consacra de longues années d'étude à la philosophie de Fichte dans laquelle il cherchait ce qui viendrait combler les insuffisances de Kant. En effet, les catégories kantiennes sont impuissantes à résoudre le problème de la réalité historique. La pensée de Kant, toute déterminée par sa conception de l'objet, laisse échapper la réalité vécue. Or, les questions éthiques et esthétiques pour lesquelles M. Medicus a un intérêt tout particulier, ne s'abordent pas de l'extérieur ; elles se fondent sur le vécu. C'est pourquoi la certitude immédiate de la liberté et le moralisme fichtéen ont été décisifs dans l'évolution de sa pensée : la grande édition de Fichte et des études consacrées à sa philosophie sont la marque extérieure de cette ferveur. Schelling, puis Croce, fortifièrent M. Medicus dans la conviction que l'idéalisme allemand est supérieur à la plupart des philosophies postérieures.

Cependant le problème de la liberté se pose aujourd'hui autrement qu'il y a cent ans. Le développement de la physique moderne a brisé les cadres d'une raison intemporelle et nous a menés jusqu'aux limites de l'objectif. La nature échappe donc au déterminisme absolu : elle manifeste au contraire une aspiration à se libérer des formes rigides. Cette sorte d'inquiétude de la nature

n'est-elle pas déjà l'idée fondamentale de Schelling dans sa philosophie de la nature ?

Ce vitalisme se retrouve dans l'esthétique de M. Medicus et fait de celle-ci une pièce essentielle de sa philosophie. La vie infinie, lien universel au-dessus des individus, est la source de toutes les disciplines philosophiques et en constitue l'unité. L'esthétique n'est donc pas une occupation accessoire ou divertissante pour le philosophe, une fois qu'il aurait épuisé des sujets plus essentiels. Ici encore, l'art, compris sans déformation intellectualiste, a une valeur métaphysique, puisqu'il est une possibilité privilégiée de vivre l'unité : la création artistique nous invite à dépasser même l'objet représenté, qui limite notre liberté, et elle nous permet de gagner à nouveau le monde concret où la vie est libre, où elle n'est plus enfermée dans l'opacité des objets. Dès lors, le moi immédiat, toujours grâce à la liberté, peut franchir ses frontières et trouver dans la vie inépuisable dont il est la manifestation la vérité suprême qui n'est autre que l'Esprit.

Principales publications : *J.-G. Fichte*, 13 Vorlesungen (1905) ; *Fichtes Leben* (1914) ; *Grundfragen der Aesthetik* (1917) ; *Die Freiheit des Willens und ihre Grenzen* (1926) ; *Pestalozzis Leben* (1927).

* * *

Herman Schmalenbach (né en 1885 à Breckerfeld en Westphalie, professeur extraordinaire à Gœttingue, professeur ordinaire à l'Université de Bâle dès 1931).

C'est d'abord vers la métaphysique pure et vers les Présocratiques que M. Schmalenbach s'est senti attiré ; mais bientôt le monadisme leibnizien vint ébranler sa confiance en l'éléatisme. Une étude approfondie de la philosophie de Leibniz lui ayant fait constater que le protestantisme et l'« arithmétisme » en sont les deux racines, ses intérêts se trouvent orientés vers l'histoire des idées, notamment l'histoire des idées religieuses et la sociologie. C'est ainsi qu'il est conduit à s'interroger sur la notion de moyen âge et à remonter beaucoup plus haut encore vers les origines, pour comprendre l'évolution de la notion d'âme. De proche en proche, sans qu'il perde de vue ses intentions systématiques, l'histoire lui apparaît la condition de toute pensée qui ne veut pas rester prisonnière du langage. Nos concepts sont lourds de tout l'héritage du passé : comment dès lors ne pas commencer par en débrouiller les origines et les implications ? Servi par de vastes connaissances dont ses publications et ses cours font foi, M. Schmalenbach s'adonne à cette tâche et en vient de plus en plus à concevoir la métaphysique comme un domaine où l'on n'entre pas d'un seul coup, un domaine qui se délimite plutôt négativement, au fur et à mesure d'analyses précises et par l'approfondissement des notions, et un domaine où la pensée, par une sorte de pudeur, refusera de pénétrer, se contentant d'en subir l'attraction, de le laisser ouvert et d'amorcer quelques chemins qui y mènent. Tel est le sens de la prudence

et de la minutie dans la recherche, de la modestie dans les ambitions qu'il partage avec l'école phénoménologique à laquelle il se rattache.

L'intentionnalité, et en général tout ce qui concerne le dynamisme intentionnel propre à la conscience *(Bewusstsein)* constitue l'objet des analyses que M. Schmalenbach a données dans son dernier livre. Les problèmes de la perception sensible (vue, toucher, etc.), du symbolisme et de la signification, puis de la connaissance idéelle ou logique y sont abordés tour à tour. La conscience connaissante est la visée de quelque chose *(Meinen von etwas)* ; elle est une donnée irréductible pour laquelle l'objet du savoir est visé, suivant les cas, en tant que quelque chose *(als etwas)*, en tant qu'étant *(als seiend)* ou en tant qu'existant. Puisque la logicité *(Logos)* est un caractère de la visée intentionnelle comme telle, ce qui est visé, par le simple fait qu'il est visé, a toujours quelque chose de logique, mais il n'est pas toujours le réel lui-même. D'ailleurs, le but de la phénoménologie est de mieux saisir ce qu'est le savoir et la conscience ; le réel, on le rencontre parfois, mais seulement dans des vues partielles ; le plus souvent il reste entre parenthèses, et le logique seul est atteint. En tout cas l'ontologie phénoménologique est le chemin le plus sûr pour s'approcher de la métaphysique qui serait la « philosophie du pleinement réel », idéal qui n'est donc pas immédiatement accessible.

Principales publications : *Leibniz* (1921) ; *Das Mittelalter, sein Begriff und Wesen* (1926) ; *Die Entstehung des Seelenbegriffs* (1927) ; *Kants Religion* (1929) ; *Das Sein des Bewusstseins* (1930) ; *Geist und Sein* (1939).

* * *

Carlo Sganzini (né en 1881 à Vira Gambarogno au Tessin, professeur à l'Université de Berne dès 1923).

Les deux points de départ de sa réflexion sont les antinomies épistémologiques mises en lumière par la science physico-mathématique et la notion psychologique de *Verhalten*, apparentée autant au comportement des behaviouristes qu'à la « conduite » de P. Janet. Mais il veut éviter le pragmatisme et dépasser la psychologie en s'orientant vers une théorie transcendantale des structures fondamentales ou catégories. Dans toute conduite on peut établir une anticipation qui précède la réalisation. L'anticipé ou *Masstab* (idée, essence, schème, etc.), qui est un *a priori* non réalisé, est en état de tension constante avec le monde réel de l'expérience. La pensée est une manifestation parmi d'autres de cette tension. En vertu de cette « bipolarité », elle procède par synthèses successives et discontinues. Toute pensée pure ou absolue est vaine, car elle réduit cette tension bipolaire à une vision « monoplanaire » et ne fait pas sa part au génétisme : comme Claparède qu'il cite, M. Sganzini estime que la pensée est une réalisation, une conduite ou un acte dont la structure est la même que celle de tout autre acte.

Mais si l'anticipation est l'essence même du psychique, elle n'est pas un

phénomène parmi les phénomènes. La psychologie a une place plus haute que chez les behaviouristes ou les biologues pragmatistes : elle est la science de la conduite en général, dont elle doit faire la théorie intégrale ; elle nous permet de dégager la structure fondamentale et le rôle de l'anticipation dans laquelle il faut voir l'expression transcendantale de toute conduite.

M. Sganzini montre la fécondité métaphysique de ce point de vue de l'anticipation dans son application aux antinomies de la science physico-mathématique (indétermination-détermination, infini-fini, continu-discontinu) aussi bien qu'à celles des sciences humaines (individu-communauté, déterminisme-liberté). C'est dire qu'en dégageant les structures les plus originelles du devenir et de l'être, M. Sganzini espère réussir mieux que Husserl à réaliser ce vieux rêve : faire de la philosophie une science rigoureuse.

Principaux articles : *Philosophie und Pädagogik, Prolegomena zu einer Theorie der fundamentalen Strukturen* (1936) ; *Analyse réflexive et catégories* (Congrès Descartes, 1937) ; *Was heisst Denken ?* (1939) ; *Vom grundsätzlichen Gebrauche des Gesichtspunktes « Vorwegnahme » (Antezipation)* (1940).

* * *

## *HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE*

Les travaux concernant l'histoire de la philosophie, sans compter les thèses de doctorat, sont si nombreux qu'on ne peut citer que quelques noms au risque d'être arbitraire. Cette limitation est fâcheuse, puisque toute œuvre historique met plus ou moins en lumière le point de vue de son auteur.

La rédaction de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, assumée autrefois par Ludwig Stein de Zurich, fut reprise de 1930 à 1932 par son fils Arthur Stein (né en 1888 à Zurich, professeur à l'Université de Berne jusqu'en 1932, depuis lors professeur au gymnase de Berthoud) qui s'était fait connaître par une étude, *Der Begriff des Verstehens bei Dilthey* (1926), et avait collaboré à la grande édition des œuvres de Dilthey entreprise par son disciple B. Grœthuysen. Il faudrait noter à ce propos combien l'influence de Dilthey a été décisive pour les travaux concernant la *Geistesgeschichte* dont plusieurs vont être cités ci-dessous.

La philosophie antique, et en particulier Platon, fait l'objet de plusieurs études de Ernst Howald (né en 1887 à Berne, professeur de philologie classique à Zurich). Il a publié une excellente édition des *Lettres de Platon* (1921), une *Vie de Platon* (1923) ainsi que deux traités généraux : *Die Anfänge der europäischen Philosophie* (1925), *Die Ethik des Altertums* (1926). R. Herbertz, nous l'avons vu, a étudié l'ensemble de la philosophie grecque (sans le néo-platonisme) dans *Das Wahrheitsproblem in der griechischen Philosophie* (1913). H. Barth a commenté Platon dans trois publications : *Die Seele in der Philosophie Platons* (1921), *Das Problem des Ursprungs in der platonischen Philosophie* (1921), *Eidos und Psyche in der Lebensphilosophie Platons* (1932).

H. Gauss (né en 1902 à Liestal, Privat-docent à l'Université de Bâle) est non seulement un platonisant, mais encore un platonicien convaincu qui est entré en étroit contact avec les Platoniciens anglais et a commencé en Angleterre la publication d'ouvrages sur le Maître de l'Académie : *Plato's conception of philosophy* (1937) ; espérons que le second volume, *Principles of Platonism*, encore en manuscrit, échappera aux bombardements de Londres.

Dans le cadre de la philosophie médiévale et moderne, il faut citer de H. Schmalenbach : *Das Mittelalter, sein Begriff und Wesen* (1926) et *Leibniz* (1921), fruit de longues années d'étude consacrées au grand philosophe. Mlle Anna Tumarkin (originaire de Kichinev en Bessarabie, professeur à l'Université de Berne dès 1909) se réclame de Dilthey et a publié un livre sur *Spinoza* (1909) et *Die romantische Weltanschauung* (1920). Dans des articles récents, C. Sganzini s'est attaché à mettre en lumière la théorie de la connaissance de Vico. La philosophie pratique de Kant est au centre des préoccupations de H. Barth ; il convient, outre de nombreux articles, de rappeler sa *Philosophie der praktischen Vernunft* (1927). La philosophie religieuse de Kant est étudiée par H. Schmalenbach dans *Kants Religion* (1929), sa philosophie de l'histoire par F. Medicus dans *Kants Philosophie der Geschichte* (1901) et *Kant und Ranke* (1903) ; le même auteur, nous l'avons vu, connaît tous les secrets de Fichte et lui consacre deux études à côté de la grande édition de ses œuvres.

Devant le dédale des œuvres et articles qui touchent à la philosophie contemporaine, il est préférable de s'arrêter et de renvoyer le lecteur à la bibliographie complète des travaux philosophiques qui sera publiée cette année.

## *PSYCHOLOGIE*

De même que Genève s'est fait un renom mondial dans le domaine de la psychologie et de la pédagogie, l'Ecole de Zurich est connue partout. Mais, pour Zurich comme pour Genève, le dicton : nul n'est prophète en son pays a pu se trouver confirmé : l'accueil réservé par l'Amérique et les Indes fut souvent plus chaleureux que l'écho éveillé en Suisse même. Le schisme dans le mouvement psychanalytique qui fit de Zurich le centre d'une nouvelle école, les divergences qui opposèrent la « psychologie analytique » de Jung et la psychanalyse de Freud sont trop connues et restent trop en marge de la philosophie proprement dite pour qu'il y ait lieu de les rappeler ici.

Mais, avant Jung, il convient de rappeler le nom bien connu d'Eugen Bleuler (né et mort à Zollikon-Zurich, 1857-1939, professeur de psychiatrie à l'Université de Zurich jusqu'en 1927) dont les travaux de psychiatrie, encore dans la tradition associationniste, consacrés à la schizophrénie et à la pensée autiste ont ouvert à la psychologie des voies nouvelles et font autorité (*Das autistisch-undisziplinierte Denken...*, 1927 ; *Mechanismus-Vitalismus-Mnemismus*, 1931 ; *Naturgeschichte der Seele und ihres Bewusstwerdens, Mnemistische Biopsychologie*, 1932 ; *Lehrbuch der Psychiatrie*, 1937).

Carl-Gustav Jung (né en 1875 à Kesswil en Thurgovie, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale) s'est rendu célèbre par ses recherches sur les associations verbales et sur les types psychologiques et par ses études sur l'inconscient individuel et collectif, qui l'ont amené à étendre ses investigations psychologiques jusqu'aux mythologies des grandes civilisations et jusque chez les primitifs. Ses principaux livres sont : *Métamorphoses et symboles de la Libido* (1912 ; trad. franç. 1931) ; *Psychologische Typen* (1922) ; *L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale* (1926 ; trad. franç. 1928) ; *Ueber die Energetik der Seele* (1928) ; *Seelenprobleme der Gegenwart* (1931) ; *Wirklichkeit der Seele* (1934).

Le psychiatre Ludwig Binswanger (né en 1881 à Kreuzlingen, directeur de la clinique Bellevue à Kreuzlingen) a été fortement influencé par Bleuler et Freud dont il était l'ami personnel, et aussi par Jung. Par la suite, des contacts étroits avec de nombreux philosophes (Paul Haeberlin, Simon Frank, René Le Senne, E. Minkowski) et l'étude de la phénoménologie (notamment de Heidegger) ont orienté ses recherches à la fois psychologiques et philosophiques de plus en plus vers l'anthropologie. Son excellente *Einführung in die Probleme der allgemeinen Psychologie* (1922), dont une seconde édition est en préparation, témoigne d'une rare information philosophique. A côté de nombreux articles, citons encore *Wandlungen in der Auffassung und Deutung des Traumes* (1928).

Le caractérologue Ludwig Klages (né en 1872 à Hanovre) réside depuis de nombreuses années à Kilchberg, au bord du lac de Zurich. Si sa métaphysique romantique fondée sur l'opposition de l'esprit et de l'âme (*Der Geist als Widersacher der Seele*, 1929-33) est avant tout représentative d'une époque, en revanche il a ouvert à la psychologie du caractère et à la graphologie des horizons nouveaux et il a de nombreux disciples en Suisse comme ailleurs (*Prinzipien der Charakterologie*, 1910 ; *Handschrift und Charakter*, 1922).

Paul Hæberlin s'intéresse d'une part aux fondements philosophiques de la psychologie. Il refuse de mettre cette discipline sur le même plan que les sciences de la nature, puisqu'elle est une science objective du sujet ou une science de l'expérience interne qui vise à comprendre l'aspect psychique de l'Etre. D'autre part, il aborde directement les questions centrales de la psychologie humaine. La vie est une lutte entre les buts particuliers de l'individu (instincts) et ses tendances vers l'unité (esprit). Livres principaux : *Der Gegenstand der Psychologie* (1921) ; *Der Leib und die Seele* (1923) ; *Der Geist und die Triebe* (1924) ; *Der Charakter* (1925) ; *Die Suggestion* (1927) ; *Leitfaden der Psychologie* (1937).

Richard Herbertz, parti de la psychologie expérimentale, s'en détacha pour se tourner à la fois vers la philosophie, vers la psychologie pratique et surtout vers la psychologie des criminels et des inadaptés sociaux. A côté de nombreux articles de psychologie criminaliste dans les quatre années de la

*Psychologische Rundschau*, il faut mentionner *Die Psychologie des Unbewussten* (1932).

Citons enfin de ANNA TUMARKIN ses *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Psychologie* (1923) et *Die Methode der psychologischen Forschung* (1929) ; et de C. SGANZINI son article : *Wo steht heute die Psychologie als Wissenschaft ?* (1938).

Si l'on veut ne pas oublier le domaine de la psychologie appliquée, il conviendra de signaler encore l'existence de l'*Institut psychotechnique* de Zurich, qui fut ouvert en 1923 par JULES SUTER et qui prit un rapide essor.

## *LOGIQUE ET PHILOSOPHIE DES SCIENCES*

Il faut rappeler que le grand mathématicien ALBERT EINSTEIN, dont la théorie de la relativité est d'une importance capitale pour la philosophie des sciences, a enseigné de 1909 à 1912 à Zurich.

KARL DÜRR (né en 1888 à Zurich, professeur extraordinaire à l'Université de Zurich) est, sauf erreur, le seul philosophe alémanique qui se soit spécialisé dans les questions de logistique, d'épistémologie scientifique et d'histoire des sciences. Il a subi l'influence du théoricien de la connaissance Wilhelm Freytag, autrefois aussi professeur à Zurich. Il collabore à la revue *Erkenntnis* et a pris part aux congrès internationaux pour l'unité de la science. Ses principales publications sont : *Von der Bildung der Begriffsinhalte* (1916) ; *Wesen und Geschichte der Erkenntnistheorie* (1924) ; *Neue Beleuchtung einer Theorie von Leibniz, Grundzüge des Logikkalküls* (1930) ; *Die Bedeutung der Negation* (1935).

RICHARD HERBERTZ, outre son *Erkenntnistheorie* (1928), a publié des *Prolegomena zu einer realistischen Logik* (1916) où il s'oppose à toute forme de psychologisme et défend un réalisme radical.

Citons encore d'ARTHUR BAUMGARTEN : *Logik als Erfahrungswissenschaft, Studien zur Reform der Logik* (1939).

Dans le domaine de la philosophie des sciences, il faut citer le nom de GUSTAV WOLFF (né en 1865 à Karlsruhe, professeur de psychiatrie et de biologie à l'Université de Bâle). A côté de traductions appréciées de Shakespeare, il s'est occupé dans de nombreux livres et articles des problèmes posés par le développement des sciences biologiques : critique du darwinisme, question du vitalisme ou du mécanisme, etc. Mentionnons de lui *Mechanismus und Vitalismus* (1905) ; *Leben und Erkennen, Vorarbeiten zu einer biologischen Philosophie* (1933).

## *PHILOSOPHIE DU DROIT ET SOCIOLOGIE*

ARTHUR BAUMGARTEN (né en 1884 à Kœnigsberg, professeur de droit pénal allemand à l'Université de Genève de 1909 à 1920, professeur de philosophie du droit à l'Université de Bâle dès 1933), tout en partant du droit, aborde

les problèmes de philosophie générale dans ses deux livres, *Erkenntnis, Wissenschaft, Philosophie, Erkenntniskritische und methodologische Prolegomena zu einer Philosophie der Moral und des Rechts* (1928) et *Der Weg des Menschen. Eine Philosophie der Moral und des Rechts* (1933) où il défend le point de vue de l'empirisme pragmatiste. Il a rédigé de plus la partie consacrée à la *Rechtsphilosophie* dans le *Handbuch der Philosophie* de Bäumler et Schröter (1929).

Les problèmes sociologiques, dans leur relation avec l'histoire des idées religieuses, sont aussi une des préoccupations centrales de H. SCHMALENBACH qui a publié, en 1922, *Die soziologische Kategorie des Bundes.*

RENÉ KŒNIG (né en 1906 à Magdebourg, Privat-docent à l'Université de Zurich) a consacré plusieurs articles à la sociologie française (G. Lebon et G. Sorel) et propose dans son *N. Machiavelli* (1941) une nouvelle interprétation du « machiavélisme ».

## *ESTHÉTIQUE*

Cette discipline est plus en honneur dans la culture allemande que chez nous, et les œuvres abondent. Mais, si nous écartons les études qui relèvent de la critique artistique, nous aurons à citer l'*Allgemeine Aesthetik* de P. HÆBERLIN qui définit la place particulière qui revient à la vie esthétique dans la vie de l'homme ; à la morale, qui est toujours intéressée, s'oppose radicalement l'art qui est contemplation désintéressée du réel. F. MEDICUS s'est toujours occupé avec prédilection des questions d'esthétique et a montré dans ses *Grundfragen der Aesthetik* comment l'art nous introduit dans les secrets profonds de la vie et de l'unité qui échappent à la vue rationnelle des choses. Mme EDITH LANDMANN (de Bâle), dans plusieurs articles et dans « *Georgica* », *das Wesen des Dichters* (1924) a analysé ce qui fait l'essence du beau et de la contemplation esthétique. R. KŒNIG, outre ses travaux sociologiques, a consacré une étude à *Die naturalistische Aesthetik in Frankreich und ihre Auflösung* (1931). D. BRINKMANN (Privat-docent à l'Université de Zurich) a soumis la notion d'objet esthétique à une analyse phénoménologique dans *Natur und Kunst* (1938).

## *PÉDAGOGIE*

Rousseau et Pestalozzi sont les deux grands pédagogues dont les noms ont fait le tour du monde. De même que Genève a son Institut Rousseau, Zurich a son « Pestalozzianum » (fondé en 1897). La figure de Pestalozzi [1] reste très vivante en Suisse alémanique : HANS STETTBACHER dirige la grande édition critique de ses œuvres ; WILLI SCHOHAUS, directeur du Lehrerseminar de Kreuzlingen, en a publié une édition populaire en 1927 et a édité pour la première fois *Mutter und Kind* (1924).

(1) Nombreuses études sur Pestalozzi et sa pédagogie de W. GUYER, P. HÆBERLIN, F. MEDICUS, C. SGANZINI, A. STEIN, H. STETTBACHER.

Sur le sens et les fondements de l'éducation, P. HÆBERLIN (*Das Ziel der Erziehung*, 1925 ; *Wege und Irrwege der Erziehung*, 1931 ; *Möglichkeit und Grenzen der Erziehung*, 1936), E. GRISEBACH (*Probleme der wirklichen Bildung*, 1923 ; *Die Grenzen des Erziehers und seine Verantwortung*, 1924 ; *Freiheit und Zucht*, 1936) et C. SGANZINI (*Philosophie und Pädagogik*, 1936) apportent chacun des vues personnelles conformes à leur position philosophique générale.

A côté des nombreuses publications sur des questions scolaires et éducatives de W. SCHOHAUS, de WALTER GUYER (Saint-Gall) et de ERNST BLUM (Berne), il faut nommer aussi HEINRICH HANSELMANN, de Zurich, fondateur du « Heilpädagogisches Seminar » (1911) et auteur d'une *Einführung in die Heilpädagogik* (1931) et de nombreuses brochures éducatives très répandues, qui s'est fait un nom dans les questions de pédagogie pratique et curative.

* * *

Nous voici arrivés au terme de cette esquisse qui permettra de constater que la Suisse alémanique occupe une place tout à fait honorable dans le mouvement philosophique. Or, à l'heure où la Suisse se trouve, intellectuellement aussi, isolée au milieu d'un continent déchaîné, il n'est pas inutile de faire le recensement de ses propres forces. A cet égard il est certain que la Société suisse de Philosophie remplira un rôle fort utile. Car la meilleure « défense spirituelle », dans tous les domaines, est d'abord de se connaître les uns les autres, puis de se défaire de l'idée que l'étranger seul a quelque chose à nous apprendre. Savoir reconnaître et respecter sa propre valeur est pour un petit pays le commencement de la sagesse et une condition de salut.

Pierre THÉVENAZ